Le choix de Nicole Schürch :

# Albert Marquet (1875-1947)

La Fondation de l’Hermitage lui a consacré une exposition en 1988. J’ai retrouvé dans ma bibliothèque le catalogue de cette exposition, que j’avais eu le plaisir de visiter. Je vous le présenterai tout à l’heure.



Albert Marquet, autoportrait, 1904

Albert Marquet est un peintre que j’apprécie particulièrement, pour la lumière qui baigne ses tableaux et pour la justesse avec laquelle il restitue ses paysages.
Il est aujourd’hui moins connu que certains de ses contemporains, tels que Matisse, Picasso, Braque, Monet, Kandinsky ou Mondrian. Pourtant, son œuvre possède une sensibilité très particulière, faite de simplicité, de mesure et d’une grande attention au monde qui l’entoure.

Dès son enfance, Marquet est un garçon timide, silencieux et maladroit. Il boite et souffre d’une mauvaise vue. Mais, très jeune déjà, assis sur le trottoir devant sa maison, il dessine au charbon.
Élève peu appliqué, sans doute en partie à cause de sa myopie, il ne s’intéresse guère aux matières scolaires. Seul le dessin le passionne, au point qu’il remplit ses livres d’école de croquis.
Ne pouvant ni courir ni jouer facilement avec ses camarades, il développe un regard attentif et contemplatif. Le spectacle de la rue et de l’eau lui suffit. Il sait observer le monde et semble ne jamais s’ennuyer.
À quinze ans, il entre à l’École des arts décoratifs, où il rencontre Henri Matisse, de six ans son aîné. Une profonde amitié naît entre eux et les accompagnera tout au long de leur vie.
En 1908, à l’âge de trente-trois ans, après avoir travaillé auprès de différents peintres, Marquet s’installe quai Saint-Michel, au bord de la Seine, dans un atelier que Matisse lui cède.
Sa carrière commence à prendre son essor. Il est représenté par les galeries Druet et Bernheim-Jeune et expose au Salon des Indépendants. On le rapproche alors des fauves et on le présente comme un nouveau peintre de cette mouvance.
Mais Marquet ne fera qu’un bref passage par le fauvisme. Il s’orientera rapidement vers une peinture moins violente, plus mesurée, peut-être aussi plus proche de sa propre sensibilité.
La Seine occupera toujours une place essentielle dans son œuvre. Il voyage beaucoup, mais reste profondément attiré par les paysages des ports : Hambourg, Le Havre, Marseille, Naples ou Alger. Partout, son regard se porte sur les grues qui dominent les docks, les remorqueurs dont s’échappe la fumée, les drapeaux qui flottent au vent. Il aime ces lieux où l’activité humaine et les éléments naturels se rencontrent.

Le tableau présenté : La pointe de l’île Saint-Louis (1928)



Le tableau que je vous présente aujourd’hui a été peint au cours d’une journée d’hiver.
Vous remarquerez tout d’abord la finesse des petites touches de peinture et la subtilité des nuances gris-vert. Marquet restitue avec une grande justesse la lumière hivernale et les reflets de l’eau de la Seine.
La scène est pleine de vie. Un bateau glisse sur l’eau, une péniche s’apprête à passer sous le pont, tandis que des panaches de vapeur s’échappent des cheminées des maisons.
Sur le pont, la foule se presse. Des autobus et des voitures circulent, tandis que quelques personnages se tiennent au bord du fleuve.
Tout nous fait ressentir le froid de cette journée d’hiver : la lumière, l’eau, l’air glacé et les arbres dépouillés de leurs feuilles.
Ce que j’admire particulièrement chez Marquet, c’est son extraordinaire sens de la vie. Il sait mêler l’homme à la nature, sans jamais opposer l’animation de la ville à la sérénité du paysage.
Il observe la réalité avec une grande simplicité, mais son regard transforme une scène quotidienne en un moment presque poétique.
C’est précisément ce que j’aime dans l’œuvre de ce peintre : cette façon de nous faire voir la beauté du monde dans les choses les plus ordinaires.